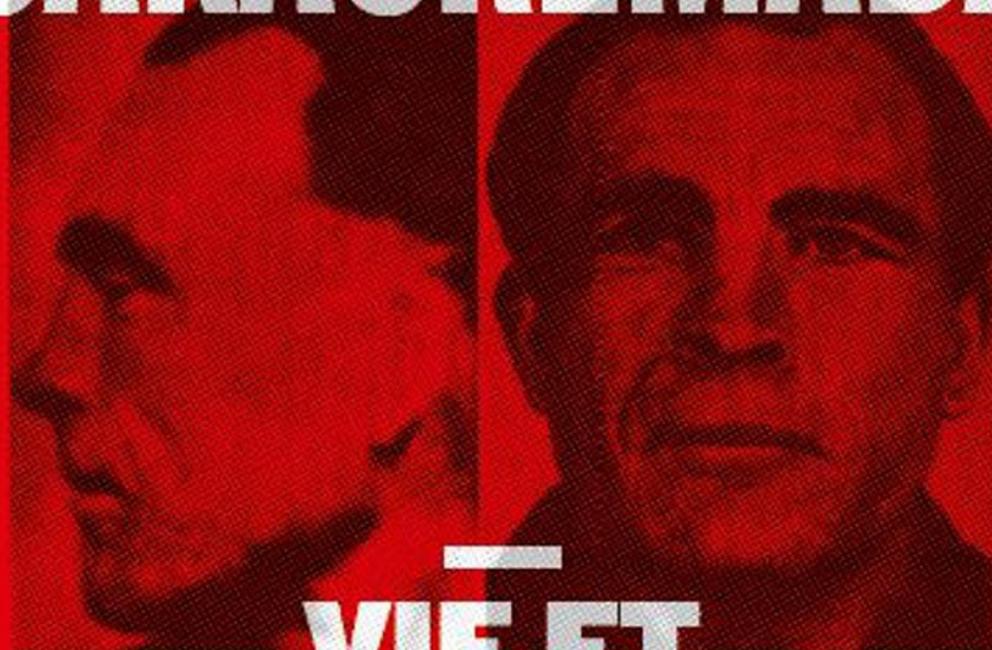


**THIERRY GUILBERT**

# CARACREMADA



**VIE ET  
LÉGENDES  
DU DERNIER  
GUERRILLERO  
CATALAN**

LES ÉDITIONS  LIBERTAIRES

Thierry Guilabert

**Caracremada**

**Vie et légendes du dernier guérillero catalan**

[extraits]

© Les éditions libertaires, 2013

ISBN : (version papier) :

978-2-919568-35-2

L'auteur remercie Danielle Daout pour sa traduction du poème de Caracremada, Claudette et Jean-Marc Binet pour leur bienveillante et attentive relecture. Thyde Rosell et Jean-Marc Raynaud pour l'amitié et le partage.

*Je ne me résignerai pas.*

*De tout mon silence je protesterai jusqu'à la fin.1*

*Carnets, Albert Camus, août 1937*

Il y a tout juste cinquante ans, la Guardia Civil abattait en pleine montagne catalane Ramón Vila Capdevila, plus connu sous le surnom de Caracremada. Ce livre est une évocation de l'Espagne de 1908 à 1963 à travers la vie de ce combattant anarchiste : s'y mêlent les témoignages et aussi la légende que le dernier des hommes aura laissée derrière lui.

Bien que tiré de faits réels, cet ouvrage ne prétend nullement à l'exactitude historique. Il existe déjà une biographie en catalan par l'historien Josep Clarà : *Ramón Vila, Caracremada. El darrer maqui català*, chez l'éditeur Rafael Dalmau.

Je veux ma tombe  
loin des cimetières  
sans blouses blanches  
ni caveaux dorés

Je veux que l'on m'enterre  
loin de ces fausses demeures  
où les gens chaque année  
viennent déposer leurs pleurs

Je veux que l'on m'enterre  
au sommet d'une colline  
près de ce pin blanc  
tout seul dans le ravin

Je veux que ma tombe soit  
entre deux rochers  
et mes compagnons  
des couleuvres colorées des lézards verts

Je veux que ne viennent à mon enterrement  
ni curés laïcs ni romains  
et les fleurs seront  
une gerbe de chardons piquants

Je ne veux pas non plus que l'on vienne  
dire des discours et des psaumes  
avec drapeaux et oripeaux  
tares du monde civilisé

Comme oraison, les croassements  
des corbeaux et des corneilles  
les hurlements du vieux renard  
quand aveugle il est abandonné

Pas de lumière des cierges  
qui donnent des lueurs d'épouvante  
m'éclaireront  
éclairs et rayons

Je veux que ma tombe soit  
couverte de hautes aubépines  
de grandes et épaisses ronces  
de chardons sauvages

Que pousse tout autour  
l'herbe pour les troupeaux  
et qu'à mon ombre s'allonge

le chien noir fatigué

Je veux que mon corps repose  
loin du vacarme humain  
près du grand pin  
dans le ravin solitaire

Poème attribué à Ramón Vila Capdevila dit Caracremada.

# I

C'est un hameau abandonné, pleine montagne, mille cinq cents mètres d'altitude, près de la ville de Berga, en Catalogne, à moins d'une heure de route de Font-Romeu.

Un énorme roc surplombe les ruines de quelques fermes. La forêt n'est pas loin. Des chemins de terre grimpent dans une lande brune vers les bâtisses écroulées, les charpentes noircies, les buissons de mauvaise végétation. Un royaume pour les serpents. Certains murs, adossés à la falaise, demeurent debout, d'autres sont mangés par les ronces, d'autres encore que la neige et le gel finissent de ronger ne sont plus que tas de pierres informes. Parfois on distingue un étage et au rez-de-chaussée des porches pour les bêtes. Quelques vaches paissent dans de pauvres prairies.

Le hameau se nomme Peguera, et ce lieu dégagé entre falaises et sapins, on l'appelle Los rasos de Peguera. Depuis quelque temps, l'endroit est sorti de sa léthargie : un projet d'hôtel cinq étoiles, quarante habitations, un plan de construction approuvé une première fois en juin 2011, puis en septembre 2012 par la commission d'urbanisme de Catalogne Centrale, il n'en a pas fallu davantage pour que les amoureux de montagne montent au créneau. Un groupe nommé Salvem Peguera a été créé, il réunit plus d'un millier de personnes concernées par la sauvegarde de ce coin de nature. Le pot de terre contre le pot de fer.

Au début du siècle dernier, dans ce lieu déshérité du monde, cette terre à peine bonne pour les légendes, subsistent quelques paysans. Le climat est rude. Le froid et la neige occupent une partie de l'hiver sur une terre ingrate. Ils n'ont pas d'instruction. Ils vivent de peu comme on a toujours vécu ici depuis mille ans. Leurs forces résident uniquement dans leurs bras, dans l'obstination qu'ils mettent à cultiver quelques arpents. Ici, le 1er avril 1908, Ramôn Vila Llaugi, qu'on appelle Maroto, le nom de la ferme qu'il occupe, et Carme Capdevila Soie, donnent naissance à Ramon Vila Capdevila, qui laissera dans l'histoire un surnom : Caracremada, autrement dit : Face brûlée.

## II

La perte de Cuba, de Porto Rico et des Philippines lors du *desastre del 98*, les cinquante mille victimes d'une guerre coloniale contre les États-Unis, au crépuscule du XIXe siècle, ont durablement démoralisé l'armée et renvoyé au rang des souvenirs l'image de l'Espagne Éternelle.

Durant l'été 1909, c'est l'aventure marocaine qui tourne mal. L'Espagne depuis 1906 contrôlait la partie septentrionale du Maroc, la région du Rif. Le 9 juillet, des ouvriers du chemin de fer qui travaillent sur un pont à Sidi Mussa sont attaqués. Six d'entre eux sont tués. L'événement sert de prétexte dès le lendemain à la mobilisation de réservistes, soutien d'une vaste offensive à laquelle le petit peuple ibérique est hostile. Si le bourgeois espagnol peut échapper à l'incorporation contre monnaie sonnante, l'homme de condition plus modeste, l'ouvrier père de famille qui n'a que faire des conquêtes coloniales, ne peut pas s'y soustraire. C'est lui qui doit quitter sa famille pour les djebels hostiles et meurtriers.

Les rebelles rifains, excellents connaisseurs du terrain, harcèlent les troupes venues d'Espagne. Le 26 juillet, un convoi de réservistes majoritairement barcelonais, organisé par le général Marina et devant renforcer une position au pied de la montagne Gurugu, est surpris à proximité du *Ravin du Loup*. La débandade qui s'ensuit cause la perte de mille deux cents hommes.

À Barcelone, quelques dizaines de kilomètres au sud du petit hameau de Peguera où Ramon Vila Capdevila est encore un nourrisson, le syndicat Solidaridad Obrera, influent depuis 1907, déclenche une grève générale. Le 27 juillet, la nouvelle du désastre du Ravin du Loup provoque l'insurrection.

Sur les photographies d'époque, de larges colonnes de fumées noires montent dans le ciel. On incendie églises et couvents.

Pourquoi l'Église ? Parce que depuis toujours en Espagne, elle est assimilée au pouvoir de la bourgeoisie, elle maintient le peuple dans l'ignorance avec pour seul horizon l'obéissance, la misère et le mensonge de la récompense divine.

La loi martiale est décrétée. Les émeutes, mutineries, dégradations se poursuivent jusqu'au 31 juillet, mais la troupe finit par mater les derniers foyers de révolte.

Il y eut soixante-dix-huit morts et plusieurs milliers d'arrestations, dont cinq condamnations à la peine capitale parmi lesquelles Francisco Ferrer Guardia. Ferrer. Le fondateur de Y École Moderne est arrêté le 1er septembre, en dépit du fait qu'il était certainement absent de Barcelone au moment de l'insurrection. Il est enfermé à Montjuïc et fusillé le 13 octobre malgré une importante campagne de protestation.

Libre-penseur et anarchiste, il a attiré sur lui la rancœur de l'église contre les tenants d'une éducation laïque et respectueuse de l'enfant c'est-à-dire, selon l'évêque de Barcelone, *les partisans de l'École sans dieu, de la presse sectaire et des cercles anarchistes qu'il faut supprimer.*

Ailleurs en Espagne, le lieutenant Francisco Franco, à peine âgé de dix-huit ans, rêve déjà de gloire. Il lui faudra encore patienter deux ans à Ferrol pour rejoindre le huitième régiment d'Afrique et verser le premier sang.

### III

À Peguera, sur les hauteurs, on est bien loin de toute cette agitation, de ces manifestations qui dans le monde entier protestent contre la mort de Ferrer. À Peguera, on se prépare déjà à l'hiver, au grand isolement, à la neige et aux loups. Berga est à vingt kilomètres, mais c'est un autre monde auquel on n'accède qu'une ou deux fois l'an pour acheter l'indispensable. Le reste du temps on a assez à faire dans la montagne pour surveiller les bêtes, celles qui ont été confiées par les riches éleveurs qui vivent en bas, plus bas. Il ne s'agit pas de perdre les animaux, de les laisser se faire prendre par les loups, s'affoler et tomber d'un à-pic.

En haut, on n'a jamais fait de politique, on s'est toujours plié au diktat du puissant, on a suffisamment de mal à survivre pour se risquer à perdre son travail. Et puis, on est tellement ignorant, on ne sait ni lire ni écrire, on signe d'une croix ou pas du tout. On vit et l'on meurt à l'ombre du grand rocher de Peguera, on est paysan.

Plus bas, on est mineur, ouvrier, mieux organisé, capable de grèves, car la région est industrielle, Figols, Cercs et Vallcebre recèlent de nombreuses mines de charbon qui appartiennent à l'entreprise *Carbones de Berga*. Encore plus bas, à Pobla de Lillet, se trouvent les usines textiles construites le long des torrents.

C'est dans ce paysage, cette lumière, ces odeurs de bêtes, que grandit Ramôn Vila. Je peux très bien l'imaginer courant la montagne, aidant son père à festive, posant des collets pour les lapins, faisant en quelque sorte concurrence aux vautours et aux aigles. C'est un garçon de forte constitution, ici on n'a nul autre choix. La sélection naturelle est impitoyable, l'on est fort ou l'on n'est pas.

## IV

Les parents de Ramón eurent cinq enfants dont deux seulement parviendront à l'âge adulte, Ramón et Josefa, dite Pepeta, née en 1919. La misère est quotidienne, elle se lit dans les recensements. En conséquence de quoi, rien depuis le Moyen Âge n'avait changé. Peu ou pas d'école, des courses folles dans les rochers, de longues journées à garder les bêtes.

Ce qui, en revanche, s'est ancré dans les mémoires jusqu'à aujourd'hui, ce sont les deux terribles drames qui émaillèrent l'enfance de Ramón. Il a huit ans lorsqu'un incendie se déclare dans la maison de Peguera. Les conséquences sont dramatiques, sa sœur Carmen meurt, lui-même est gravement brûlé au visage. Les parents étaient-ils présents ? Ramón a-t-il vu mourir sa sœur sous ses yeux ? Ce n'est pas dit par la légende familiale, mais il gardera toujours des cicatrices visibles de cette tragédie et y gagnera un surnom, puis un nom de guerre : *Caracremada*.

La maison détruite, la famille quitte Peguera pour Cercs, puis Castellar del Riu. Tout ça se trouve dans un rayon de quelques kilomètres.

C'est là, sur un second drame familial, que, le 14 mai 1922, s'achève brutalement l'enfance de Ramón. D'après le récit de l'historien Josep Clara, à sept heures de l'après-midi, la mère est foudroyée devant sa cheminée. Une autre version, moins crédible, affirme que Ramón accompagnait sa mère à la cueillette des légumes, que la pluie tombait, que le tonnerre grondait, qu'ils s'étaient abrités sous un arbre et que la foudre les frappa, lui et sa mère, et que bien sûr sa mère en mourut et lui en garda les marques sur le visage.

Le père ne peut se charger de la petite Pepeta qui n'a pas trois ans. La sœur ira vivre à Berga avec un oncle et une tante. Pour Ramón, il est temps de gagner sa vie.

## V

Outre les mines de charbon, cette région montagneuse de Catalogne est utilisée par l'industrie textile, les peaux, les cuirs et le délainage, activités grandes consommatrices d'eau vive. Ramón va travailler dans une fabrique de Pobla de Lillet où le torrent traverse la vieille ville médiévale, dévale sous un pont de haute époque. Les fabriques recrutent des gosses à partir de neuf ans. Les gens sont pauvres, les salaires misérables, le temps de travail de dix à douze heures par jour. Si le village continue aujourd'hui à recevoir de nombreux visiteurs, il le doit notamment à un des patrons de cette industrie, Joan Artigas y Alart, ami de l'architecte Gaudí, qui voulut faire construire un jardin à proximité de son usine. L'endroit est dans le plus pur style Gaudí. Des chemins, bordés de pierres naturelles et de barrières aux formes étranges, grimpent au milieu d'une végétation luxuriante. Un caprice de riche qui n'a que fort modérément soulagé la population de ses peines, l'augmentation des salaires passant, quant à elle, aux oubliettes de l'histoire.

Ramón reste sans doute quelques années à la fabrique, même si le travail est mal payé. Pour la première fois, il a contact avec le monde ouvrier, les patrons, les injustices. Il écoute, il entend des mots comme syndicat, grève, peut-être même le mot anarchie. Il approche ceux qui tentent de briser le déterminisme social par une volonté de fer. Il apprend à lire leurs revendications dans *El Trabajo*, le journal que les anarcho-syndicalistes de la CNT du Haut-Llobregat publient à Manresa avec l'argent collecté auprès des ouvriers.

*El Trabajo*, en avril 1923, sera condamné par l'évêque de Vich Francisco Muñoz Izquierdo pour *hérésies, blasphèmes et calomnies et subversion de l'ordre moral et religieux*, toutes choses dont Ramón ne peut que se réjouir, lui qui a abandonné Dieu sur les hauteurs de Peguera aux côtés des cadavres calcinés de sa sœur et de sa mère.

## VI

Caracremada a une quinzaine d'années quand Miguel Primo de Rivera prend le pouvoir en Espagne, le 13 septembre 1923 ; le dictateur s'y maintiendra presque sept ans.

Primo de Rivera est un militaire qui a vécu le désastre de 1898 et le grand ressentiment qui suivit. Il commande en 1923 les troupes de Catalogne avec la mission de mater toute insurrection ouvrière ou revendication nationaliste. La région turbulente de Barcelone est encore marquée par la grève générale de 1917 initiée par les syndicats UGT et CNT, et par l'assassinat, le 8 mars 1921 à Madrid, du chef du gouvernement Eduardo Dato. Pas moins de vingt coups de feu, œuvre de trois anarchistes catalans. Mais j'aurais du mal à pleurer sur Dato qui avait fait adopter deux mois auparavant la sinistre *Ley de Fugas*, permettant à la *Guardia* d'abattre tout suspect tentant de prendre la fuite. Une loi qui finalement légalisera nombre d'assassinats politiques avant, pendant et après la guerre civile.

C'est encore le Maroc et la guerre du Rif qui servent de détonateur aux changements politiques. Le chef des Rifains Abdelkrim fait subir à l'armée espagnole de sanglants revers, en particulier à Anoual au mois de juillet 1921, où quatorze mille soldats sont perdus. Plus de huit mille meurent sur le champ de bataille et dans la longue déroute qui suit. Une énorme humiliation pour l'armée. Une de plus.

Officier ambitieux et populiste, se déclarant contre la vermine politicienne et les syndicats révolutionnaires, inspiré par Mussolini qui vient de se hisser à la tête de l'Italie, Primo de Rivera se lance dans un *pronunciamento*, destitue le gouvernement et les *Cortes* et, presque sans soutien, mais grâce à la faiblesse de la démocratie et du roi Alphonse XIII, obtient de former le nouveau gouvernement le 15 septembre 1923.

Il s'agit selon ses dires de *remettre l'Espagne en ordre*. L'homme est habile, manipulateur, il parvient à faire illusion et même à rallier des intellectuels. Il se veut le sauveur d'une Espagne qui sombre dans la décadence. Il lance des réformes économiques, de grands chantiers publics, surtout il obtient enfin des succès sur le front africain avec le débarquement d'Al Hoceima le 20 septembre 1925, qu'il va lui-même diriger et auquel participe aussi un certain lieutenant-colonel Franco, qui commande la Légion depuis 1923.

Ces succès vont lui permettre d'ouvrir la dictature militaire à des personnalités civiles. Il négocie avec le PSOE et l'UGT une forme de paix sociale. La crise de 1929 va cependant mettre un terme aux avancées économiques. Très vite, Primo se retrouve seul et privé de tout soutien, même militaire. Le risque d'un nouveau coup d'État l'amène à présenter sa démission au roi le 28 janvier 1930, et il meurt à Paris en exil le 16 mars de la même année.

## VII

Ramon grandit, c'est un sacré gaillard, un mètre quatre-vingts, le front large, et pas le dernier à lever le poing si nécessaire. De quoi faire une bonne recrue pour la mine.

Le complexe minier de Cercs, c'est l'empire Jose Enrique de Olano Loyzaga. L'homme est né à Liverpool en 1858 d'une famille d'entrepreneurs basques. Il est formé au génie minier dans les bassins de houille britannique. Il a vécu la révolution industrielle.

En 1895, il obtient les concessions du Haut-Llobregat et commence, en même temps que l'exploitation, la construction de la Colonie dans le hameau de San Cornelio, à neuf cent soixante mètres d'altitude, qui regroupe la quasi-totalité de la population du village de Figols.

Parcourons la vallée, voici ce qu'on y découvre : en bas la rivière Llobregat et la route principale, la gare de Figols-las-Minas et, plus loin une sorte de château faussement moyenâgeux, en vérité construit dans les années 1900 par Olano. Une grande quantité de bâtiments industriels, de plans inclinés pour descendre le charbon depuis tout là-haut, depuis San Cornelio dont on distingue les immeubles. À proximité immédiate de l'entrée de la mine, qui ressemble ni plus ni moins à une entrée de grotte, une barre de bâtiments de trois étages, logements modernes pour l'époque, dispensaire, théâtre, épicerie, boulangerie, boucherie, bibliothèque, cafés, et une écurie pour les ânes et les mulets utilisés dans les galeries. Tout près, la large place San Romà est le centre névralgique de la *Colonie*. La ligne de chemin de fer a été prolongée pour répondre aux exigences d'une exploitation commerciale moderne.

En 1908, le roi Alphonse XIII et son Premier ministre visitent les mines et logent au château. Le roi en profite pour anoblir Jose Enrique, l'entrepreneur libéral, qui devient le comte Figols.

En 1911, la société prendra le nom de *Carbones de Berga*.

## VIII

Ce n'est pas une entreprise ordinaire dans laquelle entre le jeune Caracremada, c'est la Colonie, c'est-à-dire l'illusion d'une grande famille qui vit sous l'autorité bienveillante d'un père. Plus cette famille est soudée, mieux le travail avance dans la mine. La journée débute à six heures du matin. Une longue file silencieuse — chacun plongé dans ses pensées, tous les jours, été comme hiver, soleil ou glace dans la montagne — grimpe par un sentier escarpé jusqu'à ce trou sombre et passe douze heures dans le bruit des pics et des marteaux avec pour seule lumière la lampe à acétylène. On prend son repas de midi au fond du trou.

Les accidents sont fréquents, les éboulements surtout. Le coup de grisou est la terreur du mineur prisonnier de galeries mal ventilées. Là-haut, les femmes, les épouses, toujours inquiètes, s'occupent de l'entretien de la Colonie. Elles se retrouvent quotidiennement près de la chapelle, autour du grand lavoir, les mains dans l'eau glacée qui vient de la montagne. Elles palabrent, se réconfortent et élèvent les enfants quand ils ne sont pas dans les classes tenues par des religieuses. Des classes ouvertes depuis 1901 en réponse à un décret royal qui oblige les entreprises de plus de 150 employés à avoir une école. Ce n'est pas seulement de la philanthropie mais une manière de contenir la montée des idéologies socialistes à travers l'enseignement religieux.

Le dimanche, Ramón *descend* à Berga, une longue marche pour rendre visite à sa sœur Pepita. Il lui parle sans doute de la mine, de son travail dans les galeries à six cent mètres de la surface. Il lui parle de ses amis cénétiste bien implantés malgré l'interdiction du syndicat. C'est dans ces mines, sous la dictature de Primo de Rivera, que naît, de la pauvreté et de l'injustice, sa conscience politique. C'est dans ces mines qu'il rencontre vers 1927 son ami Ramón Casais Orriols.

## IX

Dans ces années-là, l'Espagne ouvrière se passionne pour ses champions de boxe. Et toi, Ramón, tu pratiques le noble art en amateur. Car ici en Catalogne, en France, aux États-Unis, chez les pauvres, les rejetés et les parias naissent les meilleurs. L'envie d'en découdre, l'habitude du combat, le désir de s'extraire de sa condition. La lutte des classes devient une lutte des poings.

Il me semble te voir, tu te prends pour José Girones, l'idole de Barcelone, quatre-vingt-dix-huit victoires, sept défaites, deux nuls, champion d'Europe poids plume de 1929 à 1934. Tu l'as peut-être vu combattre, Girones, la plupart de ses rencontres ont lieu à la Plaza de Toros ou au stade de Montjuïc. Berga n'est pas si loin de Barcelone, on peut y venir avec Ramón Casais et quelques mineurs pour soutenir le grand champion catalan. Il n'y a pas beaucoup d'occasions de s'amuser lorsqu'on vit dans une colonie minière du Haut-Llobregat.

Tu es sur le ring, tu te sers de ta force, tu frappes, tu esquives, tu crochètes, tu swingues... Remonte ta garde, Ramón, remonte ! Ce sont des combats amateurs, presque clandestins, dans des salles miteuses et enfumées. Albert Camus a décrit dans *L'Été* ce genre de cloaque à vocation pugilistique : *On a, en effet, dressé un ring au fond d'une sorte de garage crépi à la chaux, couvert de tôle ondulée et violemment éclairé. Des chaises pliantes ont été rangées en carré autour des cordes. [...] Dans cette caisse rectangulaire respirent un millier d'hommes et deux ou trois femmes — de celles qui, selon mon voisin, tiennent toujours « à se faire remarquer » [...] Les espoirs, ou débutants, qui combattent pour le plaisir, ont toujours à cœur de le prouver pris de toute technique. [...] La foule s'est un peu animée, mais c'est encore une politesse. Elle contemple ces successions de rites lents et de sacrifices désordonnés, rendus plus authentiques encore par les dessins propitiatoires, sur la blancheur du mur, des ombres combattantes. Ce sont les prologues cérémonieux d'une religion sauvage et calculée.*

Ça ne dure qu'un temps, bientôt la politique va remplacer la boxe, mais quelque chose te restera : *Celui qui combat peut perdre, mais celui qui ne combat pas a déjà perdu,* disait Bertolt Brecht

[... à suivre]

L'extrait de ce livre est proposé avec l'aimable autorisation de l'éditeur dans le cadre des animations « lectures numériques » du réseau de lecture publique cœur du bocage.

Vous pouvez emprunter l'ouvrage complet, version papier, dans les bibliothèques et médiathèques du réseau.

[mediatheque.coeurdubocage.fr](http://mediatheque.coeurdubocage.fr)